

Chères lectrices, chers lecteurs,

En septembre 2015 je vous envoyais une causerie intitulée « Tempêtes maritimes en littérature ». Je vous parlais du commandant J. Rouch auteur d'un ouvrage *Orages et tempêtes dans la littérature*. On y abordait les **Travailleurs de la mer** et la fameuse tempête de Victor Hugo ; Ronsard que l'on pouvait qualifier d'observateur-météorologiste ; Rabelais qui nous donne le mal de mer dans le **Quart Livre** ; Bernardin de Saint-Pierre qui coule pour une deuxième fois le Saint-Géran et ses belles Virginies ; Chateaubriand n'avait pas été oublié.

Il existe des endroits marqués par les grands écrivains de la mer de par le monde comme le cap Horn, et je voudrais vous en faire découvrir un que nous partageons avec les îles Britanniques souvent traversé par des dépressions qui prennent naissance en bordure du front polaire américain. Bien entendu ces dépressions sont perturbées de temps en temps par notre vieil ami l'anticyclone des Açores et par la zone dépressionnaire d'Islande. Qu'il est bon de lire ces Instructions Nautiques qui prennent une bonne place dans ma bibliothèque. Elles sont toutes périmées et récupérées par mes soins lors de mes embarquements. Dès qu'une nouvelle édition arrivait sur la table à carte du navire, la précédente, usée par des années de navigation, les innombrables mains salées aux embruns des officiers de quart, des températures fort variables, se retrouvaient après un vol plané de l'aileron de la passerelle à la surface des eaux pour couler dans les abysses. A ces I.N., j'ai aussi acquis, mais après avoir quitté la navigation (comme on dit) les pilot-charts, rien de tel pour s'assurer que tous ces navigateurs qui traversent les océans en tirant sur le bois mort sont quand même bien aidés par les vents et les courants. J'aime parcourir notre vaste monde marin sur le papier, tel notre dieu du vent Éole (vanitas vantatum omnia vanita, ça m'apprendra à me comparer à Éole). Ces éléments de dérives ne sont pas à négliger dans les reportages de nos médias sportifs de la voile ; en revanche une bonne tempête aura une très bonne place dans les journaux. Mon bureau, je l'ai équipé d'une véritable table à cartes, il faut le dire ce n'est pas un bureau, mais une chambre des cartes avec ses Instructions Nautiques, ses cartes marines, ses crayons, son compas à pointe sèche (ancien), non loin de deux véritables compas, l'un de passerelle et l'autre d'embarcation avec son habitacle pour y placer une bougie (XIX^e siècle), il suffit que tout ceci soit imaginé sur une bonne coque avec des mâts bien solides et de belles toiles et vous voilà partant sur l'infinité maritime. « Sacré rêveur ! » me dit un de mes amis !



La tempête des trois écrivains.

L'endroit où je veux vous emmener est traversé par des dépressions orientées entre l'Est et le Nord-Est. Elles peuvent être perturbées dans le Golfe de Gascogne, notamment en automne et en hiver, saisons pendant lesquelles elles sont particulièrement intenses et étendues. L'état de la mer dans ce vaste lieu est modifié par les courants de marée. Il suffit que les directions des courants et des vents restent en opposition pour créer de fortes vagues, à l'inverse la navigation est des plus agréables. Vous voilà entre les îles anglo-normandes et la côte ouest du Cotentin décrite par nos I.N. comme « la plus ingrate de France. Les amers y sont peu visibles ; elle est débordée par des dangers qui vont rejoindre ceux de Jersey, des Chausey et des Minquiers ; la brume y est fréquente, les courants de marée y sont violents ».

Deux demeures d'océan se font face, elles me permettent de compléter la connaissance des œuvres maritimes des écrivains que j'apprécie particulièrement. Vous devez vous demander à quoi bon visiter ces maisons ? Quelqu'un a écrit « *Ces manies sont stériles, qui confondent la connaissance et l'indiscrétion, qui nous font, au profit de l'anecdote, oublier l'œuvre même.* » Oui, mais à quoi sert l'archéologie si ce n'est reconstituer les éléments des sociétés du passé. Lecteur et littéraire de la mer je sens comme une nécessité de ressentir le contexte d'une œuvre, de connaître la sensibilité de l'auteur face au milieu qu'il s'est choisi pour écrire.

Dans cet **Archipel de la Manche**, l'île d'Aurigny sert de trait d'union entre Guernesey et la pointe de La Hague. Guernesey est entourée de hauts-fonds rocheux qui s'étendent sur plusieurs milles dans l'Ouest et le Nord-Ouest. Ils sont très dangereux pour les navires par courants de flot. La côte

continentale est couverte d'une lande qui meurt dans une mer des plus dures et battue perpétuellement par les vents dépressionnaires.

C'est un 31 octobre 1855 que Victor Hugo se rendit à Guernesey après avoir été expulsé de Jersey (La police de Napoléon III représenté par son consul, un certain Laurent, cherchait la moindre occasion de provoquer l'expulsion des proscrits par les autorités anglaises.) Hugo note lors de son transfert d'une île à l'autre : « La mer était grosse, le vent rude, la pluie froide, le brouillard noir ». Sa première maison *Hauteville-Terrace* était une location. Sa femme Adèle Hugo la décrivait « *comme fort belle, la pleine mer est au bas, elle est dans la ville (...) C'est une vue splendide. Le soir, au clair de lune, cela tient du rêve.* » Lui y voyait une sorte de « *nid de goélands, ou de mouettes* » ... « *je vois de ma fenêtre tout l'archipel de la Manche* »

Il travaillait dans la chambre qu'il appelait : « *chambre en haut sur la mer* », je ne peux m'empêcher de vous citer une lettre qu'il avait recopiée exceptionnellement : « *C'est de cette éternelle contemplation que je m'éveille de temps en temps pour écrire. Il y a toujours sur ma strophe ou sur une page un peu de l'ombre du nuage et de la salive de la mer ; ma pensée flotte et va-et-vient comme dénouée par toute cette gigantesque oscillation de l'infini.* » Que voulez-vous, personnellement je me réjouis toujours de lire les prémices de se qui deviendra un chef d'œuvre : « **Les travailleurs de la mer** ». Grâce aux **Contemplations** parues en avril 1856, V.H. nota dans son carnet de comptes qu'il avait acheté une mesure dont le nom deviendra *Liberty House*, il rajoute que c'est l'usage anglais de baptiser les maisons. La mesure, grâce aux droits d'auteur se transforme, ce livre lui aura donné un toit, comme il le souligne : trois étages, son toit, son jardin, son perron, sa crypte, sa basse-cour, son look-out, devient son cottage, sa maison à lui et définitivement prendra le nom de *Hauteville-House*. Rajoutons un petit élément qui devait certainement plaire à notre écrivain, la demeure avait été construite en 1800 pour un corsaire. Située sur la côte Est de l'île, elle domine le petit port de Saint-Pierre.

Victor Hugo a vécu là ses quinze ans d'exil ; Napoléon III ne supportait pas que l'auteur le surnommât « Napoléon le petit ». Cette île « *sévère et douce* » plaisait à l'auteur. Je vous engage à lire **L'Archipel de la Manche** qui sert d'introduction aux **Travailleurs de la mer**. Hugo se transforme en agence de voyages et guide touristique pour les îles anglo-normandes. Il dit de Guernesey : « *gracieuse d'un côté, est de l'autre terrible. L'ouest, dévasté, est sous le souffle du large. Là, les brisants, les rafales, les criques d'échouage, les barques rapiécées, les jachères, les landes, les mesures, parfois un hameau bas et frissonnant, les troupeaux maigres, l'herbe courte et salée, et le grand aspect de la pauvreté sévère.* »

Au haut de sa maison, le Look-out domine le port de Saint-Pierre où le souvenir de Gilliat est toujours présent. C'est là, dans, cette véritable passerelle de son navire terrestre que Victor Hugo rédige cette formidable œuvre et je ne peux m'empêcher de vous citer une nouvelle fois ce concert météorologique dont la puissance évocatrice et sonore me bouleverse. Écrite à Guernesey et publiée en 1866, elle devait s'intituler **Les Abîmes**. Victor Hugo a dû contempler maintes fois les flots déchaînés tel un chef d'orchestre, la plume a remplacé la baguette, les mots deviennent des sons :

- Gilliat, un des héros du livre, essaie de sauver la chaudière de l'épave de **La Durande**, coincée dans les Roches Douvres, il affronte la tourmente tardive d'équinoxe, la symphonie commence, écoutez, lisez et imaginez le spectacle :

« *Tout à coup un immense tonnerre éclata* »... « *on croit entendre la chute d'un meuble dans la chambre des géants* »... « *aucun flamboiement électrique n'accompagna le coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit.* » ... « *Les éclairs étaient muets. Pas de grondement.* » ... le vomissement de la tempête commença. L'instant fut effroyable. Averse, ouragan, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écumes, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres. Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait » ... « *L'étourdissement de l'orage allait croissant* » ... « *Toute l'immensité du tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre* »... « *Puis des clameurs, des clairons, des trépидations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'océan. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant les flots* » ... « *Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonisait, les grêlons mitraillaient* »... « *on entendait des feux de peloton dans le firmament* ». Gilliat essaie de sauver la

vieille coque...« à chaque coup de tonnerre, il répondait par un coup de marteau. On entendait cette cadence dans ce chaos » ... « il y avait du fracas et du tapage. Par instants, la foudre semblait descendre un escalier. Les percussions électriques revenaient sans cesse aux mêmes pointes du rocher »...

L'orchestre se disloque, le décor se transforme à chaque instant, mais l'opéra continue **La Durande** et Gilliat résistent.

« L'orage atteignait son paroxysme. La tempête n'avait été que terrible, elle devint horrible. La convulsion de la mer gagna le ciel. La nuée jusque-là avait été souveraine, elle semblait exécuter ce qu'elle voulait, elle donnait l'impulsion, elle versait la folie aux vagues, tout en gardant on ne sait quelle lucidité sinistre. En bas c'était la démence, en haut c'était la colère. Le ciel est le souffle, l'océan n'est que l'écume. De là l'autorité du vent. L'ouragan est un génie. Cependant, l'ivresse de sa propre horreur l'avait troublé. Il n'était plus que tourbillon... Il y a dans les tourments un moment insensé ; c'est pour le ciel une espèce de montée au cerveau. L'abîme ne sait plus ce qu'il fait. Il foudroie à tâtons »... « Les nuées terribles modelaient dans l'immensité des masques de gorgones, tout le dégagement d'intimidation possible se produisait, la pluie venait des vagues, l'écume venait des nuages, les fantômes du vent se courbaient, des faces de météores s'empourpraient et s'éclipsaient, et l'obscurité était monstrueuse après ces évanouissements ; il n'y avait plus qu'un versement, arrivant de tous côtés à la fois ; tout était ébullition ; l'ombre de masse débordait ; les cumulus chargés de grêle, déchiquetés, couleur cendre, paraissaient pris d'une espèce de frénésie giratoire »... « Contre le délire des forces, l'adresse seule peut lutter. L'adresse était le triomphe de Gilliat. »... soudain une blancheur passa près de lui et s'enfonça dans l'ombre. C'était une mouette. Pas d'apparition meilleure dans la tourmente. Quand les oiseaux arrivent, c'est que l'orage se retire. Autre signe excellent, le tonnerre redoublait. Les suprêmes violences de la tempête la désorganisent. Tous les marins le savent, la dernière épreuve est rude, mais courte. L'excès de foudre annonce la fin »...

« Brusquement le ciel fut bleu ».

La symphonie s'épuise, s'arrête, l'opéra est terminé. Il a duré vingt heures.

Appareillons de Saint-Pierre, cap au Nord-Est pour plus de précision au 57°, traversez le Raz Blanchard et vous découvrirez la côte du Cotentin, le cap de la Hague au Nord, et en face de vous une autre demeure océane, située dans un lieu avec « la mer d'un côté et la haute rocaïlle de l'autre », vous êtes en vue du hameau de La Roche. Par la route étroite, vous dévalerez la petite route « en longues virgules » à « travers une lande courue de murets de pierre sèche » vers les maisons. Un jour notre écrivain qui était déjà venu là décida de montrer à sa femme ce hameau du bout du monde. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour se sentir au bout du monde, il suffit que la route soit barrée par une ligne d'horizon maritime ; après La Roche : la mer ! Un terminus de chemins ! Les maisons sont grises et rajoute l'auteur « plus petite est la maison, plus profond sera son gris, comme si elle avait besoin de cette densité pour tenir tête aux bourrasques ». Gêné par les relents d'une mauvaise tempête, cela devenait impossible de retrouver la villa, qu'on appelle chalet dans le coin, entrevue lors de son dernier passage dans ce lieu. Il pensa qu'un tsunami l'avait effacée. La déception s'estompa avec le rêve de son épouse qui lui « décrit comment elle voyait leur future maison dans le pays comme ça »

Notre auteur obtint le prix Goncourt en 1977 pour son roman **John l'Enfer**, un premier enfant arrivait. Vous l'avez reconnu, il s'agit de Didier Decoin, académicien Goncourt et écrivain de Marine. « C'est exactement deux ans et six mois après avoir décidé d'acheter une maison dans la Hague, nous nous retrouvâmes à notre point de départ : le hameau de La Roche. » écrivit l'auteur dans le livre dont le titre est **Avec vue sur la mer***. Venu là pour en terminer avec ce rêve inassouvi, sa femme et lui désespérés de ne rien trouver, rencontre une vieille dame « drôle de trotte-menu nippée de bric et de broc ». Cette sorte de fée leur indiqua qu'il y avait une maison à vendre « Là derrière, y en a une. » Plusieurs mois après de fructueuses recherches, le notaire chargé de la vente était trouvé. En fait cette maison était composée de deux logis de pêcheurs de la fin du XIX^e siècle réunis en une seule habitation. Comme le dit Didier Decoin, « l'ensemble était d'une laideur tranquille, à la fois familière et familiale, ce genre de maison de vacances où l'on vivote deux ou trois mois par an dans une béatitude un peu primitive. » Maison qui avait subi de multiples tempêtes, elle respirait la mer, la

sentait, la voyait. Enfin l'immensité liquide aux odeurs de marée se trouvait là. C'était un grand privilège de la découvrir sur 180° de la rose des vents. On pouvait voir le Raz Blanchard, la maison sous « *ce jour de vent craquait de toutes ses boiseries* » le couple avait l'impression d'être sur un long-courrier doublant le Horn. Les rêves, le lieu, la simplicité des objets apportés, le bon goût, les lectures marines, les essais de bricolage, les avis des amis, etc. c'est l'embarquement parfait sur un autre vaisseau littéraire terrestre. Un jour d'automne de l'an 1987, une toiture voisine acheva son vol dans le jardin de la maison de Didier et Chantal Decoin, la tempête avait commencé la veille au soir : « *La mer s'était aplatie jusqu'à paraître concave. Goélands, cormorans, fous de Bassan, huîtres-pies, et même quelques pigeons voyageurs qui passaient là, avaient déserté le ciel devenu glauque : ils s'alignaient sur la jetée du port, sur la route vicinale du bord de mer, sur le chemin des douaniers, recroquevillés face au sud-ouest, la tête dans le col, la plume ébouriffée, se servant du bout de leurs ailes comme de béquilles pour mieux résister à la menace qu'ils sentaient monter.*

Sur la lande, les ajoncs frissonnaient de la lutte invisible de tout un peuple de petites bêtes apeurées qui cherchaient à s'enfouir dans la cachette la plus profonde. L'air était devenu tiède, moite, épais comme un mauvais vin, avec une odeur piquante et un crépitement électrique.

Après quelques heures de grand abattement, on avait vu se former au loin, au-dessus des îles, une barre noire comme un trait d'encre de Chine tiré d'une extrémité de l'autre de l'horizon. Un immense liséré de deuil sous lequel la mer, par contraste, semblait d'une lividité cadavérique.

On pensa d'abord que cette noirceur était un effet d'optique dû à l'éloignement et qu'elle allait, en se rapprochant de la terre, perdre de son opacité. Il ne pouvait s'agir que de nuages – aussi denses soient-ils, ceux-ci ne sont jamais qu'une condensation de vapeurs qui peuvent atténuer la lumière, mais jamais la dévorer au point qu'il n'en reste rien.

Même si cet énorme bourgeonnement de fluides crevait sur nos têtes, il n'allait tout de même pas nous vomir des grenouilles, des sauterelles, des rochers ou du sang – ni surtout le toit du voisin.

La barre continuait pourtant à avancer, uniformément noire et compacte.

Bien qu'il ne fit pas nuit, les automobilistes allumaient leurs phares. Des chiens gémissaient. Les vaches et les moutons dans les prés-salés, et l'âne solitaire de la pente de La Valette, harcelé par des essaims d'insectes, frottaient ses flancs contre les barbelés et les murets en pierre. Dans une cour de ferme, une poule mourut brusquement, le bec piqué en terre et les ailes rigides, le cœur déchiré par la peur. (...) On redoutait moins le déluge que l'asphyxie.

L'obscurité gagnait de minute en minute. Seules les vagues étaient blanches, mais d'une blancheur éteinte qui n'éclairait rien.

Alors, un souffle fou balaya la mer qui se convulsa et, d'un coup, devint quelque chose d'innommable. Le vent frappa la côte de plein fouet, faisant sonner les falaises comme des orgues géantes, arrachant à la lande des plaintes déchirantes.

Certaines rafales furent créditées d'une vitesse dépassant les deux cents kilomètres à l'heure. Après quoi les anémomètres se bloquèrent.

Un bateau du port de Goury rompit ses amarres, traversa le plan d'eau en une course précipitée et pataude d'oiseau aquatique cherchant l'envol, franchit une plage de galets où il laissa sa quille, et escalada une colline en haut de laquelle il s'arrêta enfin, le nez englué dans une bouse de vache.

Dans certaines maisons où il avait réussi à s'infiltrer par on ne sait quelles fentes, l'ouragan renversa des armoires, mit des rideaux en charpie, fit voler des objets, éparpilla les pommes, des cahiers d'écoliers, des testaments de vieilles gens, des jambons pendus aux poutres, des branches de buis bénit. »

Heureusement, l'humble demeure, « calfatée comme une arche et parfaitement blottie dans les bras de son hameau, sortit indemne de la tempête. Mais ce qui nous avait tenu lieu de jardin n'existait plus. Tout était jeté bas, déraciné, saccagé, émietté, cisailé, tronçonné. »

De l'avis de l'auteur la maison reste « la plus petite chose terrienne la plus marine que je connaisse ».

Tournons-nous vers le Sud pour rencontrer un autre écrivain né à la fin du XVIII^e qui fréquenta notre festival des tempêtes. Lui aussi a essuyé la colère de Neptune dans cet endroit. Lui aussi a navigué dans le Passage de la Déroute, ce chenal qui va du Raz Blanchard au Sud des Minquiers, où les courants sont violents et les amers difficiles à voir.

Là, Chateaubriand de Virgile en revenant des Amériques en 1792, revivait la tempête lue dans **l'Enéide** ce texte que j'ai découvert en lisant les Mémoires d'Outre-Tombe :

« En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord ; mais n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. A la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour y replonger aussitôt, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursofflait ses flots comme des monts dans le canal (entre l'île de Serq et le continent) où nous nous trouvions engouffrés ; tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles ; tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus ; l'instant d'après, on distinguait le détalier des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lune lointaine. De la concavité du bâtiment sortait des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

Eclairé d'un falot et contenus sous des plombs, des portulans, des cartes, des journaux de route étaient déployés sur une cage à poulets. Dans l'habitacle de la boussole, une rafale avait éteint la lampe. Chacun parlait diversement de la terre. Nous étions entrés dans la Manche, sans nous en apercevoir ; le vaisseau, bronchant à chaque vague, courait en dérive entre l'île de Guernesey et celle d'Aurigny. Le naufrage parut inévitable, et les passagers serrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux afin de la sauver.

Il y avait des matelots français, l'un d'entre eux, à défaut d'aumônier, entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, premier enseignement de mon enfance ; je le répétais à la vue des côtes de Bretagne, presque sous les yeux de ma mère. Les matelots américains-protestants se joignaient de cœur aux chants de leurs camarades français-catholiques : le danger apprend aux hommes leur faiblesse et unit leurs vœux.» (Aidé par une lame le navire devait franchir un banc de sable qui traversait le chenal, marqué par la sonde de quatre brasses pour se retrouver dans les eaux profondes). « Voici venir cette lame embrassant la largeur de la passe, roulant haut sans se briser, ainsi qu'une mer envahissant les flots d'une autre mer : de grands oiseaux blancs, au vol calme, la précèdent comme les oiseaux de la mort. Le navire touchait, talonnait ; il se fit un silence profond ; tous les visages blémirent. La houle arrive : au moment où elle nous attaque, le matelot donne un coup de barre ; le vaisseau, près de tomber sur le flanc, présente l'arrière, et la lame, qui paraît nous engloutir, nous soulève. On jette la sonde ; elle rapporte vingt-sept brasses. Un huzza (hurrah) monte jusqu'au ciel et nous y joignons le cri de : Vive le Roi ! Il ne fut point entendu de Dieu pour Louis XVI ; il ne profita qu'à nous.

Dégagés des deux îles, nous ne fîmes pas hors de danger ; nous ne pouvions parvenir à nous élever au-dessus de la côte de Granville. Enfin la marée retirante nous emporta et nous doublâmes le cap de la Hougue. (...) Le lendemain, nous entrâmes au Havre.

Je ne connais pas les deux demeures océanes de Guernesey et du Cotentin, mais le les imagine. La première, je la vois sur internet ; la deuxième, je la devine en regardant les images de Google-Earth, cet espion des sites et des rues. J'imagine la ballade littéraire de l'une à l'autre en traversant la TEMPÊTE.

En revanche, j'ai fréquenté ces passages maritimes du temps où la navigation permettait au capitaine de choisir sa route, en venant du large d'Ouessant, les Instructions Nautiques indiquaient « avec des conditions de temps et de courant favorables les navires faisant route sur le cap de la Hague peuvent avoir intérêt à passer par le grand Russel, entre Guernesey et Serq, et ensuite par le Raz Blanchard entre Aurigny et la côte NW du Cotentin. » C'était aussi l'époque où les navires avaient une taille plus petite et ils étaient moins nombreux. On appelait cette manœuvre « gagner une marée », ça devenait urgent d'arriver à bon port après six à sept mois d'embarquement et cela évitait de « poirotter » au mouillage quand les familles nous attendaient sur le quai.

* Avec vue sur la mer – Didier Decoin – Nil Editions 2005 -